

Sylvain Guinet & David Claret

La Légende d'Arkamys



Malgré un prénom et un patronyme ô combien espagnols, Miguel Hernandez avait peu à voir avec l'Espagne. Certes, ce pays le vit naître, ses livres ont étoffé sa culture et les plus éminentes institutions navales de la Couronne ont fait de lui un capitaine de navire. Cependant, dans un XIX^{ème} siècle qui touchait à sa fin, ce royaume témoin des balbutiements de sa personnalité ne représentait qu'un lointain souvenir.

Ce citoyen du monde ne reconnaissait guère les frontières, pas plus que les nationalités ou les gouvernements. A bord de l'*Atlas*, son trois-mâts long de quatre-vingts mètres, il s'adonnait au nomadisme sans se plier à aucune hiérarchie ni à aucune loi. La chaleur d'une présence humaine l'indifférait, la persistance du silence autour de sa personne également. Jamais il ne se confiait à ses marins. Jamais il n'entretenait de rapports affectifs avec eux. Il jouissait du rôle de

maître tandis qu'eux lui devaient allégeance. Il décidait et jugeait. Ils obtempéraient et se soumettaient. Mais si cet omnipotent refusait la démocratie, il prônait la justice. Il récompensait les méritants. Il sanctionnait les incompetents. Il châtiait les scélérats qui transgressaient ses lois dictées par la morale. Comme un symbole de son autorité, son équipage ignorait son passé et jusqu'à son identité. Il le nommait *capitaine* ou *le capitaine*. « Je suis votre capitaine. Vous n'avez rien d'autre à savoir à mon sujet », déclarait-il à chaque nouvelle recrue, vêtu de son habituel uniforme d'officier bleu marine paré de scintillants boutons dorés. Ce rituel verbal suffisait à imposer un régime auquel tous adhéraient. Sa stature, son hiératisme et ses yeux pénétrants au milieu de son visage froid faisaient le reste. Il émanait de cette figure un charisme qui rassurait ceux qui, sous ses ordres, fendaient les flots jusque dans les endroits les plus hostiles du globe. Si lui ne tenait pas ses marins pour ses fils, ces derniers qui le redoutaient autant qu'ils l'admiraient le tenaient pour leur père.

Comme l'attestait sa bibliothèque, il nourrissait une passion pour les illustres conquérants et bâtisseurs. Les aventures de Christophe Colomb l'incitaient à parcourir les

mers en quête de territoires inconnus. La domination de Napoléon Ier animait ses rêves de gloire. L'empire d'Alexandre le Grand attisait son désir d'unification des peuples. A ceux qui fustigeaient sa vanité, il répondait que la vanité confère la force de soutenir l'humanité. Cet explorateur connaissait chaque recoin de la Terre et espérait découvrir un lieu sur lequel il édifierait *son* monde. Aussi, ce mégalomane humaniste n'avait de cesse de sillonner les étendues d'eau, affrontant les mille et un obstacles que les éléments mettaient en travers de sa route et naviguant plus longtemps et plus loin que quiconque. Pour beaucoup, son dessein avait tout d'une chimère. A l'ère où il s'évertuait à le concrétiser, l'Europe exerçait sa mainmise sur une planète qui avait révélé tous ses secrets.

Manifestement, ceux-là sous-estimaient une de ses qualités que n'auraient pas reniée ses modèles : son opiniâtreté. Car, au terme d'une traversée placée sous le signe de l'extraordinaire, il s'apprêtait à récolter le fruit de ses efforts. Son navire se retrouvait plongé dans un paysage nébuleux, comme transporté dans une inquiétante dimension. Sur le pont, ses hommes avaient délaissé leur activité pour s'agglutiner vers la proue, attirés